

LE PROCÈS DE LA DÉMOCRATIE CHEZ PLATON

Dr KOSSI Koblan Foly Jean

Maître-Assistant au Département de Philosophie
Ecole Normale Supérieure d'Abidjan (Côte d'Ivoire)

RESUME

La démocratie, dans l'histoire des peuples, est quasiment perçue comme le système politique par excellence, en ce sens qu'elle ferait la promotion de la liberté et garantirait la paix des individus. Et pourtant, d'après Platon, la démocratie, malgré le privilège dont elle jouit, n'est pas le meilleur système politique pour la liberté et la paix. Selon lui, la démocratie pervertit l'homme, corrompt la vie sociale et engendre la tyrannie. Pour assurer donc la liberté et la paix véritables des peuples, Platon indique, impérativement, une union de la démocratie à la monarchie.

Mots clés : Démocratie, système politique par excellence, histoire des peuples, liberté, paix, privilège, perversion, asservissement, tyrannie, union, monarchie.

ABSTRACT

In the history of humanity, democracy has practically been perceived as the political system by excellence, promoting freedom and securing individual peace. Nonetheless, for Plato, in spite of the privilege commonly vowed to democracy, it is not the best political system for peace and freedom. He believes that democracy perverts man, corrupts social life and engenders tyranny. Therefore, to assure real peace and freedom for society, Plato imperatively calls for a union of democracy to monarchy.

Key words : Democracy, political system by excellence, history of humanity, freedom, peace, privilege, perversion, subjection, tyranny, union, monarchy.

« Eh bien ! à mon avis, la démocratie apparaît lorsque les pauvres, ayant remporté la victoire sur les riches, massacrent les uns, bannissent les autres, et partagent également avec ceux qui restent le gouvernement et les charges publiques ; et le plus souvent ces charges sont tirées au sort. »¹.

INTRODUCTION

Dans le triptyque "démocratie, liberté, paix", le premier terme, la démocratie fait figure de parent honorable, surtout lorsqu'on l'évoque en

contiguïté avec la liberté et la paix. Cette honorabilité dont bénéficie la démocratie se comprend aisément : la démocratie, admet-on facilement, abolit les systèmes dictatoriaux, les partis uniques et met fin aux systèmes monarchiques. En ce sens, la démocratie est dans tous les espaces la bienvenue et constitue pour la liberté et la paix le meilleur régime politique. Cependant, ne peut-on pas être, par endroit, dubitatif sur cette prétention de la démocratie à garantir universellement la liberté et la paix des peuples ? La liberté et la paix sont-elles consubstantielles à la démocratie ? En fait, l'intention de cette réflexion est de montrer, avec Platon, que la démocratie n'est pas toujours le meilleur système politique. Pour lui, elle ne constitue nullement un gage pour la liberté et la paix des peuples ; au contraire, elle est un tombeau pour la liberté et la paix ; elle pervertit l'homme, corrompt la vie sociale et conduit inexorablement à la tyrannie.

I.- LA DÉMOCRATIE COMME SOURCE DES MAUX DE LA CITÉ

A.- La démocratie, un système politique populiste et bigarré

Disons d'emblée, avec *Guy Hermet*², que « *la question préalable « Qu'est ce que la démocratie ? » n'est pas esquivable* », car, poursuit-il, « *la réponse n'est pas facile, non seulement en soi, sur le plan philosophique ou sur celui des affinités culturelles, mais encore et surtout au regard des avatars récents de la réalité historique des gouvernements qui se sont réclamés* », et de ceux qui se réclament « *du label démocratique.* » C'est pourquoi, pour éviter toute obscurité à la présente réflexion, nous choisissons d'approcher le terme démocratie par son étymologie.

Ainsi, retenons que le terme démocratie est formé à partir de deux mots grecs : *dēmos*, qui signifie peuple, et *kratein*, qui signifie gouverner. Sur cette base, nous appréhendons la démocratie comme un système politique dans lequel le pouvoir de gouverner est détenu par le peuple et non par une élite. Historiquement, ce système politique apparaît, d'abord, dans l'Antiquité grecque, à Athènes, la ville de Platon, par les actions de *Solon*³ et de *Clisthène*⁴, avant de gagner, ensuite, les autres peuples du monde.

Soulignons que la règle principale dans le système politique démocratique est que la souveraineté appartient non pas à un seul ou à un petit nombre de nobles citoyens, comme c'est respectivement le cas dans les systèmes politiques monarchiques et aristocratiques, mais surtout à un grand nombre de citoyens c'est-à-dire à la majorité.

En clair, dans la démocratie, chaque citoyen détient une parcelle du pouvoir politique qui, semble-t-il, ne reste plus la propriété exclusive d'une minorité de nobles ou d'une quelconque classe sociale ; dans ce système politique, le pouvoir de diriger devient l'affaire de tous ceux qui y voient la bonne occasion d'avoir des privilèges et des biens personnels. La démocratie, c'est donc le gouvernement du peuple par le peuple pour le bien du peuple. Dans cette mouvance, disons que « *la démocratie prend nécessairement figure de construction symbolique où la souveraineté abstraite se trouve certes attribuée au peuple dans son ensemble, où le pouvoir est censé fonctionner en son nom et à son bénéfice* »⁵.

Par ailleurs, la démocratie, ce système politique qui consacre le pouvoir du peuple par le peuple et pour le bien du peuple se fonde sur une idéologie de la défense des intérêts populaires. Or, il est clair, avec Platon, que la sagesse, la vérité et la justice n'appartiennent pas au grand nombre ou au peuple ; le peuple ne sait pas, il est caractérisé par l'ignorance et toute sorte de vice. C'est pourquoi, à nos yeux, il n'y a pas d'erreur à considérer la démocratie comme un régime politique populiste se formant toujours dans des contextes obscurs, marqués de troubles, de violence et de désordre politique et social.

Selon Platon, le système politique démocratique s'établit, « *soit par la voix des armes, soit par la crainte qui oblige les riches à se retirer.* »⁶. En effet, foncièrement opposé à la monarchie ou à l'aristocratie, la démocratie populiste s'installe lorsque, dans la cité, les pauvres c'est-à-dire les citoyens soldats qui combattent à pied (appelés des hoplites), réclament aux aristocrates c'est-à-dire ceux qui combattent à cheval les mêmes droits civiques parce qu'ils sont les plus nombreux. Il s'ensuit, dès lors, des révolutions et des réformes qui accordent les mêmes droits à toutes les espèces de citoyens.

Du coup, le gouvernement démocratique, conglomérat de toutes les races de citoyens, comme une véritable « *macédoine politique* », devient avec sa populace, le corps politique le plus composite et le plus bizarre dans l'histoire des institutions politiques. Et pourtant, aux yeux du peuple, des vulgaires ou des non initiés en matière de science politique, ce corps politique bizarre et bigarré que constitue la démocratie reste le plus beau des régimes politiques. Pour s'en convaincre, lisons ce que déclare Platon : « *On trouvera donc, j'imagine, des hommes de toute sorte dans ce gouvernement plus que dans aucun autre. (...) Ainsi, dis-je, il y*

a chance qu'il soit le plus beau de tous. Comme un vêtement bigarré qui offre toute la variété des couleurs, offrant toute la variété des caractères, il pourra paraître d'une beauté achevée. Et peut être, ajoutai-je, beaucoup de gens, pareils aux enfants et aux femmes qui admirent les bigarrures décideront-ils qu'il est le plus beau. »⁷

Si la démocratie, système politique populiste et bigarré, est perçue comme belle par la plupart des esprits aimant les bigarrures, il faut tout de suite dire que dans l'esprit de Platon, il ne s'agit là, en réalité, que d'une beauté en apparence ; car les esprits éclairés savent que l'avènement de la démocratie populiste et bigarrée plonge l'homme et la cité dans une logique inéluctable de dégradation spirituelle, de déchéance morale et de déclin politique. En effet, le contexte d'émergence étant fait de troubles, de dégradations et de violences, il est clair, à notre sens, qu'avec la démocratie populiste et bigarrée s'installe la démesure consécutive à la présence de ce que nous appelons « *la trilogie des D de destruction* » qui sont, pour nous reprendre, la dégradation spirituelle, la déchéance morale et le déclin politique. Ceci nous permet de voir comment la démocratie populiste et bigarrée fonctionne comme un instrument de perversion et de péril de l'homme et de la cité.

B.- La démocratie populiste, instrument de perversion et de péril

L'idéologie qui fonde la démocratie populiste est que ce système politique se présente comme le meilleur système garantissant les libertés des individus. Il s'agit, entre autre, de la liberté d'opinion, d'association, de manifestation, etc. Ici, la démocratie, pense-t-on, rime absolument avec la liberté ; ce qui signifie la fin du règne sans partage ou de la domination d'une classe, la fin de l'injustice et de la misère ; ainsi, la liberté constitue-t-elle le bien *suprême*⁸ de la démocratie populiste. Au nom de la liberté, tous les citoyens, dit-on, sont soumis aux mêmes lois ; tout comme les citoyens, les dirigeants politiques sont soumis au respect du droit. La liberté et l'égalité faisaient donc le charme de ce gouvernement qui, pourtant, excluait radicalement les femmes et les étrangers des affaires politiques.

De plus, dans le fonctionnement du système politique démocratique, l'État, pense t-on naïvement, ne peut se permettre de prendre une décision qui irait contre les intérêts du peuple, car il doit toujours se conformer à la loi fondamentale qui garantit la liberté et l'égalité des individus. Dans Athènes, la cité de Platon, qui inaugure la démocratie populiste, tous les citoyens participent au gouvernement de leur cité.

Réunis en assemblée, ils peuvent s'exprimer et prendre des décisions. Ils ont tous la possibilité d'accéder aux fonctions publiques. Ainsi, dans la démocratie populiste, les droits individuels des citoyens sont protégés, et chacun, au nom d'une prétendue liberté sans borne qu'il pense avoir, peut impunément dire et faire ce qu'il veut dans le pays. Platon décrit cette situation en déclarant ce qui suit : « *En premier lieu, n'est-il pas vrai qu'ils sont libres, que la cité déborde de liberté et de franc-parler, et qu'on y a licence de faire ce qu'on veut ? (...) Or il est clair que partout où règne cette licence chacun organise sa vie de la façon qui lui plait.* »⁹

Malheureusement, la liberté et l'égalité qui paraissaient faire le charme de la démocratie populiste vont constituer, en dernier essor, les causes principales de la ruine de ce système politique. Dans le cœur des citoyens de la démocratie populiste, le désir insatiable de la liberté les rend *indifférents*¹⁰ quant à l'observation des normes et des valeurs utiles au bonheur de la cité. Dans ce système politique, par exemple, l'on n'est pas contraint de commander si l'on en est capable, ni d'obéir si l'on ne veut pas, non plus de faire la guerre quand les autres la font, ni de rester en paix quand les autres y restent, si l'on ne désire point *la paix*¹¹.

Dans un tel gouvernement, également, l'inconscience, l'irresponsabilité et l'impunité à outrance servent de collier aux citoyens. On y trouve des hommes frappés par une sanction de mort ou d'exil rester néanmoins dans leur patrie et y circuler en public. Le condamné, comme si personne ne se souciait de lui ni le voyait, s'y promène comme un héros *invisible*¹².

Et l'esprit indulgent et nullement vétilleux de ce gouvernement foule aux pieds les maximes et principes de la cité juste, néglige de s'inquiéter des travaux où s'est formé l'homme politique, mais l'honore si seulement il affirme sa bienveillance pour le *peuple*¹³.

D'autre part, lorsqu'une cité démocratique, altérée de liberté, trouve dans ses chefs de mauvais échantons, elle s'enivre de ce vin pur au-delà de toute décence ; alors, si ceux qui la gouvernent ne se montrent pas tout à fait dociles et ne lui font pas large mesure de liberté, elle les châtie, les accusant d'être des criminels et des oligarques. Ceci étant, Platon s'exprime ironiquement sur les avantages de la démocratie populiste en ces termes : « *Tels sont, poursuivis-je, les avantages de la démocratie, avec d'autres semblables. C'est, comme tu vois, un gouvernement agréable, anarchique et bigarré, qui dispense une sorte d'égalité aussi bien à ce qui est inégal qu'à ce qui est égal.* »¹⁴

Dans ce contexte de désordre et de confusion généralisés, où tout est presque sens dessus dessous, on observe encore que les personnes qui obéissent aux magistrats sont bafoués et traités d'hommes serviles et sans caractères ; par contre, dans le privé comme en public, la démocratie loue et honore les gouvernants qui ont l'air de gouverner et les gouvernés qui prennent l'air de *gouvernants*¹⁵. Et enfin, l'anarchie et la démesure pénètrent à l'intérieur *des familles*¹⁶ et renversent les principes et valeurs éducatives qui orientent l'homme et forment la cité.

Dans l'éducation, le maître craint ses disciples et les flatte, les disciples font peu de cas des maîtres et des pédagogues. Les jeunes gens copient leurs aînés et luttent avec eux en paroles et en actions ; les vieillards, de leur côté, s'abaissent aux façons des jeunes gens et se montrent pleins d'enjouement et de bel esprit, imitant la jeunesse de peur de passer pour ennuyeux et *despotiques*¹⁷. Ces situations paraîtraient non fondées pour un homme à l'esprit pur et sérieux. Et pourtant, elles sont rigoureusement réelles dans la démocratie.

C'est alors, qu'avec une grande consternation, Platon, le philosophe athénien, déclare que « *le père s'accoutume à traiter son fils comme son égal et à redouter ses enfants, que le fils s'égale à son père et n'a ni respect ni crainte pour ses parents, parce qu'il veut être libre, que le métèque devient l'égal du citoyen, le citoyen du métèque et l'étranger pareillement.* »¹⁸

Le comble de la perversion qu'apporte le gouvernement démocratique dans la cité est atteint lorsqu'il renverse radicalement l'ordre des rapports entre l'esclave et son maître en faisant de l'esclave l'égal du maître, d'une part, et en bouleversant l'ordre des rapports naturels entre l'homme et la femme, d'autre part. C'est ce que Platon atteste par ses paroles qui suivent : « *Mais, mon ami, le terme extrême de l'abondance de liberté qu'offre un pareil Etat est atteint lorsque les personnes des deux sexes qu'on achète comme esclave ne sont pas moins libres que ceux qui les ont achetés. Et nous allons presque oublier de dire jusqu'où vont l'égalité et la liberté dans les rapports mutuels des hommes et des femmes* »¹⁹.

Si pour Platon, la démocratie est et reste la source des maux qui rongent la cité et le genre humain, parce qu'elle pervertit la vérité et la justice, quel est alors le système politique qu'il préconise pour la vraie liberté et la paix des humains ? Platon rejette-il définitivement la démocratie ?

A.- La nécessité d'un gouvernement juste comme prélude à la paix

Il faut noter, d'entrée de jeu, que la plupart des hommes conçoivent la paix comme une absence de *conflit armé*²⁰. Mais, la véritable paix, pensons nous, signifie quelque chose de plus que la simple absence de conflit armé. La paix, convient-il de le souligner, avec force et vigueur, est et reste le fruit de la justice. Il faut donc cesser de se leurrer, de faire du mal aux autres et de s'en faire pareillement ; là où il n'y a pas de justice, il ne faut pas y attendre la paix ; la paix a son chemin ; la paix a ses exigences et ses principes ; elle se construit d'abord, et se vit ensuite. Lorsque les conditions de la paix sont réunies, le climat socio-politique s'apaise naturellement. La paix est sacrée ; elle doit être cultivée et entretenue.

Lorsque dans la société, il se trouve des penseurs qui, comme des chantres de la démocratie, « *déclarent sans réserve que la vérité, la justice et le bien public sont des éléments trop incertains pour servir de principes directeurs dans la solution démocratique d'un conflit* »²¹, nous disons que la paix n'est pas au rendez-vous dans cet État ; car le gouvernement qui fonctionne avec le mensonge, l'injustice et la mauvaise foi ne connaît pas la paix et son chemin. Si « *gouverner, c'est mentir* », alors c'est « *la violence et ses corollaires* »²², non la paix que recherche un tel gouvernement. En conséquence, il ne peut avoir la paix pour lui-même ni la procurer au peuple qui aime à se laisser prendre en otage.

C'est ainsi que dans et par une cité nouvelle Platon se propose de résorber les crises ouvertes par la démocratie et ses perversions. La cité nouvelle qui aspire à la paix doit être absolument fondée sur la justice ; et pour ce faire, elle doit, en tout état de cause être dirigée par un gouvernement juste. L'objectif à atteindre, ici, est de permettre l'instauration d'un gouvernement qui soit à mesure d'éviter la crucifixion de la justice et de la vérité par la démocratie.

Pour pasticher Jean Brun, nous dirons que la cité nouvelle doit empêcher « *la réédition d'un scandale comme celui de la condamnation à mort de Socrate, triomphe du mensonge sur la vérité, triomphe du mal sur le bien, de la violence sur la véritable mesure.* »²³

La cité doit être une incarnation de la justice afin de permettre la naissance de citoyens justes. Il est donc nécessaire que, dans et pour la cité, les hommes épris de vérité et de justice travaillent à élaborer un État juste afin que celui-ci éduque les citoyens dans le chemin de la

justice. Dans ces conditions, l'expertise philosophique, rare et unique en la matière, devra, bon gré mal gré, présider aux destinées de la cité. « *Telles sont les réflexions qui nous préoccupaient et nous faisaient craindre de parler ; cependant, forcés par la vérité, nous avons dit qu'il ne fallait point s'attendre à voir de cité, de gouvernement, ni même d'hommes parfaits avant qu'une heureuse nécessité ne contraigne, bon gré mal gré, ce petit nombre de philosophes qu'on nomme, non pas pervers, mais inutiles, à se charger de l'État, et à répondre à son appel.* »²⁴

Comme on peut le constater, Platon confie le gouvernement de l'État juste aux philosophes parce qu'eux seuls connaissent le vrai, le juste et le bien. Le philosophe est épris de science, il est courageux et sincère, tempérant et sans cupidité. Nous pouvons donc admettre que le gouvernement du philosophe est celui sans lequel un État juste ne peut être. Ainsi, pour la justice et le bonheur de l'État, lui seul sait et saura, en fonction du cycle du temps, quelle constitution convenable élaborer.

B.- De l'indispensable union entre la monarchie et la démocratie

Pour aborder la question de l'indispensable union entre la monarchie et la démocratie en vue de la paix et du bonheur des citoyens, Platon analyse la condition de l'homme ainsi que les différents systèmes politiques en relation avec le processus historique. Il pose le postulat selon lequel tout ce qui naît ou toute production de l'homme ne peut résister à l'usure du temps, et donc demeurer éternellement, car tout ce qui devient est soumis à la corruption. En somme, l'écoulement du temps dans lequel se déroule l'existence humaine fait que, à la fois, l'être de l'homme ainsi que ses réalisations, subissent inéluctablement le pouvoir corrosif du temps.

C'est ainsi que pour les systèmes politiques, l'homme, malgré lui, assistera, dans l'histoire, au passage du meilleur système politique au système politique le plus mauvais. Il y a donc dans l'histoire, une chronologie des systèmes politiques mue par une sorte de principe de régression.

Dans ce sens, le gouvernement idéal reste initialement la monarchie (lorsqu'un seul commande) ou l'aristocratie (lorsque le gouvernement est partagé par plusieurs). Pour Platon, l'aristocratie est un gouvernement bon et *juste*²⁵. Mais, arrivent ensuite, avec le temps, les quatre formes de gouvernements de décadence que sont, selon un ordre croissant de dégénérescence, la timocratie, l'oligarchie, la démocratie et la tyrannie. « *Tu posais comme bon l'État que tu venais de décrire, (...). Mais, ajoutais-*

tu, les autres formes de gouvernement sont défectueuses. (...) Le premier, et le plus loué, est celui de Crète et de Lacédémone (la timocratie), le second, que l'on loue aussi qu'en second lieu, est appelé oligarchie ; c'est un gouvernement plein de vices sans nombre ; opposé à ce dernier vient ensuite la démocratie ; enfin, la noble tyrannie, qui l'emporte sur tous les autres, et qui est la quatrième et dernière maladie de l'État. »²⁶

Toute cité, en face de cette sorte de logique de décadence, qui apparaît comme un attribut du temps, est constamment menacée de déclin ; et c'est la responsabilité de tout bon gouvernement de connaître ce phénomène, et de comprendre que sa mission est de ralentir, un tant soit peu, ce mouvement irréversible. *« Il est difficile qu'un État constitué comme le vôtre s'altère ; mais, comme tout ce qui naît est sujet à la corruption, ce système de gouvernement ne durera pas toujours, mais il se dissoudra. »²⁷*

Dans la cité, on observe que le gouvernement démocratique fait de la liberté le bien le plus beau de tous ; mais, c'est curieusement et paradoxalement le désir insatiable de ce bien, qui naît de l'indifférence pour tout le reste, qui fait basculer la cité démocratique dans la tyrannie.

Le goût pour la liberté, explique Platon, entraîne la licence et l'anarchie, et l'homme démocratique ne connaît ni ordre ni contrainte dans sa conduite. Cet homme démocratique qui ne connaît ni ordre ni contrainte peut-t-il, à bon droit, gouverner convenablement une cité ? Il s'en faut de beaucoup.

Par contre, la science royale que détient le philosophe ou le monarque philosophe est celle qui doit gouverner la cité, puisqu'*« elle sait quelles occasions seront favorables ou défavorables aux cités pour commencer ou pousser de grandes entreprises. »²⁸* Cette expertise en matière de science politique ne limite pas l'homme politique à gouverner la cité uniquement avec l'instrument de la législation, comme c'est le cas dans le gouvernement *démocratique*²⁹. En plus de la législation, la vertu de la sagesse est aussi indispensable pour gouverner les hommes ; elle permet de dépasser les limites de la loi écrite pour résoudre des problèmes imprévus par les textes et les problèmes complexes.

Il y a, au fond, dans les fonctions du monarque philosophe, une fonction royale d'entrecroisement qui consiste à concilier les différents caractères contraires dans la cité et de les *tisser ensemble*³⁰.

Ce qui fait que Platon compare aisément l'activité du monarque

philosophe à l'activité d'un tisserand ; il doit unir, dans un même tissu, des fils de couleurs et de qualités différentes : *« C'est là toute la fonction royale de l'art de tissage : de ne jamais laisser le divorce s'établir entre le caractère tempéré et le caractère énergique, de les ourdir ensemble, au contraire, par la communauté des opinions (...) pour en faire un tissu souple et, comme on dit, bien serré, et leur confier toujours en commun les magistratures dans les cités. »* De cette façon, *la science royale du monarque philosophe assemble et unit les caractères humains d'énergie et de tempérance par la concorde et l'amitié, et, réalisant ainsi le plus magnifique et le plus excellent de tous les tissus, en enveloppe, dans chaque cité, tout le plus, esclaves ou hommes libres, les serre ensemble dans sa trame et, assurant à la cité, sans manque ni défaillance, tout le bonheur dont elle peut jouir, commande et dirige.* »³¹

Il convient de remarquer ici que toute la spécificité de l'activité du monarque philosophe consiste en ce que cette activité d'administration des affaires publiques est essentiellement une activité de mélange judicieux des caractères des hommes ainsi que de leurs intérêts pour réaliser une certaine harmonie sociale. L'objectif du travail de ce roi intelligent et sage, dans cette entreprise divine et sacrée de gouvernance des affaires publiques, est et reste d'assurer, aussi longtemps que faire se peut, une certaine stabilité et une certaine permanence des lois sociales de façon à guérir la cité de la corruption du devenir entraînant inlassablement l'humanité vers une disjonction et une putréfaction certaine.

Et pour Platon, il faut absolument, pour atteindre politiquement cet objectif, réaliser un harmonieux mélange des deux constitutions mères de toutes les autres : la monarchie et la démocratie. Il affirme donc ce qui suit : *« Il y a parmi les constitutions, comme deux mères dont on dirait avec raison que les autres sont nées, et il est juste de donner à l'une le nom de monarchie, à l'autre celui de démocratie ; la première atteint à son comble dans la race perse, la seconde y atteint chez nous ; et toutes les autres sans exception, je le répète, sont des variétés de celle-là. Or il faut nécessairement que ces deux éléments soient représentés, si l'on veut qu'il y ait liberté et union dans la sagesse ; c'est ce que notre argumentation prétend réclamer, quand elle dit qu'à moins d'avoir part aux deux une cité ne saurait être bien gouvernée. »*³²

La force du temps a permis le passage du bon gouvernement, la monarchie, à un gouvernement décadent, le gouvernement

démocratique. La démocratie ne peut donc pas assurer la liberté et la paix véritables au peuple ; pour cette même finalité, la démocratie doit s'unir à l'expertise du gouvernement monarchique. À ce stade de la réflexion, que faut-il retenir ?

CONCLUSION

De cette réflexion qui ne prétend nullement à l'exhaustivité, nous pouvons retenir qu'il a été fondamentalement question d'examiner, chez Platon, le rapport entre la démocratie, la liberté et la paix. Et, sur ce rapport, Platon critique sincèrement la démocratie sans pour autant la rejeter définitivement. Pour lui, la démocratie n'est pas le meilleur système politique puisque, comme la timocratie et l'oligarchie, elle comporte aussi ses faiblesses ; elle naît, très souvent, dans un contexte de troubles et de violences, et consacre le règne des pauvres et de la médiocrité ; elle est en cela un régime politique populiste et bigarré qui, au nom d'une prétendue liberté dont elle se targue sans relâche, pervertit l'homme, corrompt les valeurs sociales et engendre finalement la noble tyrannie. « *Ainsi, l'excès de liberté doit aboutir à un excès de servitude, et dans l'individu et dans l'État (...) Vraisemblablement, la tyrannie n'est donc issue d'aucun autre gouvernement que la démocratie, une liberté extrême étant suivie, je pense, d'une extrême et cruelle servitude.* »³³ Par conséquent, pour assurer la liberté et la paix véritables des peuples, Platon admet qu'il est indispensable que la démocratie s'unisse à la monarchie.

À vrai dire, si cette approche platonicienne de la démocratie peut paraître démodée pour les peuples occidentaux, de façon générale, il n'en demeure pas moins que pour le continent africain et d'autres, elle mérite d'être prise au sérieux. Sur ces continents, en effet, la démocratie, loin de libérer les peuples, les prend en otage et fait leur malheur. La Côte d'Ivoire, le Soudan, le Tchad, la République démocratique du Congo, le Zimbabwe ne sont-ils pas des exemples édifiants ? Il s'en faut de beaucoup.

NOTES

- 1 Platon, *La République*, Trad. R. Baccou, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, Livre VIII, 357b.
- 2 Hermet (Guy), *Culture et démocratie*, Paris, Albin Michel, p. 19.
- 3 Solon (638-559 avant J.-C.) est un homme politique grec de l'Antiquité considéré comme l'un des fondateurs de la démocratie athénienne ; issu d'une famille noble, il vit à Athènes à l'époque où la cité est dirigée par l'aristocratie ; il devient un homme politique important : en 594 avant J.-C., Il annule l'esclavage et conduit des réformes

- qui révolutionnent la société athénienne : en donnant à l'ensemble des citoyens un pouvoir sur le fonctionnement de la cité, il pose les bases de la démocratie.
- 4 Cependant, il faut attendre les réformes menées par Clisthène, en 508 avant J.-C., pour que se mette définitivement en place la démocratie athénienne.
- 5 Hermet (Guy), *Culture et démocratie*, *Op. cit.*, p. 21.
- 6 Platon, *La République*, *Op. cit.*, Livre VIII / 557b.
- 7 Platon, *La République*, *Op. cit.*, Livre VIII / 557b-558b.
- 8 *Ibid.*, 362a-363a.
- 9 Platon, *La République*, *Op. cit.*, Livre VIII / 557b-558b.
- 10 *Ibid.*, 562a-563a.
- 11 *Ibid.*, 557b-558b.
- 12 Platon, *La République*, *Op. cit.*, Livre VIII / 557b-558b.
- 13 *Ibidem.*
- 14 *Ibid.*, 558b-559b.
- 15 Platon, *La République*, *Op. cit.*, Livre VIII / 563a-564a.
- 16 *Ibid.*, 562a-563a.
- 17 *Ibid.*, 563a-564a.
- 18 Hallowell (John H.), *Les fondements de la démocratie*, Trad. A. Bedarrides, Chicago, Nouveaux Horizons, 1956, p. 67.
- 19 *Ibid.*, p. 47-48.
- 20 Karamoko (Abou), « Mascarades » in *Violence, paix et démocratie en Afrique*, Abidjan, CEDA, 2003, p. 153-157.
- 21
- 22
- 23 Brun (Jean), *Platon et l'Académie*, Paris, P. U. F., 1980, p. 98.
- 24 Platon, *La République*, Trad. R. Baccou, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, Livre / V 473a – 474a.
- 25
- 26 Platon, *La République*, *Op. cit.*, Livre VIII / 544a-545a.
- 27 *Ibidem.*
- 28 Platon, *La République*, *Op. cit.*, Livre VIII / 545a-546b.
- 29 Platon, *Politique*, Trad. E. Chambry, Paris, Garnier-Flammarion, 1969, 305a-305d.
- 30 *Ibid.*, 311a – 311b.
- 31 Platon, *Politique*, *Op. cit.*, 311a – 311b.
- 32 Platon, *Lois*, Paris, Princeps, H. Estienne, 1578, III, 693d.
- 33 Platon, *La République*, *Op. cit.*, Livre VIII / 564a 564e.

BIBLIOGRAPHIE

- Aphidem, *Paix, violence et démocratie en Afrique*, Abidjan, CEDA, 2003, Actes du colloque d'Abidjan, 9 au 11 janvier 2002.
- Brun (Jean), *Platon et l'académie*, Paris, P. U. F., 1994.
- Châtelet (François), *La philosophie de Platon à St Thomas*, Paris, Marabout, Tome 1, 1979.
- Châtelet (François), *Platon*, Paris, Gallimard, 1965.
- Gaston (Maire), *Platon*, Paris, P. U. F., 1966.
- Hallowell (John H.), *Les fondements de la démocratie*, (Chicago, Nouveaux Horizons, 1956, Trad. A. Bedarrides.

- Hermet (Guy), *Culture et démocratie*, Paris, Albin Michel, 1993.
- Manon (Simonne), *Pour connaître Platon*, Paris, Bordas, 1986.
- Mazel (Jacques), *Socrate*, Paris, Fayard, Librairie Arthème, 1987.
- Mossé (Claude), *Les institutions politiques grecques*, Paris, Armand Colin, 1967.
- Platon, *Politique*, Trad. E. Chambry, Paris, Garnier-Flammarion, 1969.
- Platon, *Les Lois*, Trad. A. Castel Bouchouchi, Paris, Gallimard, 1997.
- Platon, *La République*, Trad. R. Baccou, Paris, Garnier-Flammarion, 1966.
- « Platon, l'inventeur de la philosophie » in *Le Point*, N° 1300, 16 Août, 1997.
- Sylla (Lanciné), *Existe-t-il un modèle universel de démocratie ?*, Abidjan, CERAP, 2006.

